

plus vif intérêt. Et le détail des élections municipales ou parlementaires que me racontait mon vieux et cher hôte, le soir, après souper, me ravissait entièrement.

Le médecin du village, que j'allai voir avec empressement, me parla de ses clients—toute cette partie du pays—avec une affection émue. Songez qu'il est là depuis quarante-deux ans déjà et qu'il y restera encore aussi longtemps que Dieu voudra. D'après son ordre formel, à sa mort, sa ménagère jettera au feu tous ses livres de créance. Il se considère assez payé par l'estime et le respect sans bornes dont on l'entoure et par les regrets durables qu'il laissera derrière lui. A ce prix, ne détruit pas qui veut ses livres de créances.

« Dieu n'a pas dessiné un rivage, a dit Lacordaire, élevé une montagne, arrosé une vallée et creusé une mer, sans savoir pour quel peuple ou quelles âmes, il travaillait. » Cette pensée me revenait sans cesse à l'esprit, dans ce coin de terre, dont l'aspect riant et paisible indiquait le bien-être et le calme qu'on y jouissait.

La rivière Yamaska, qui rappelle la Loire par ses méandres et la joliesse de ses horizons, roulant ses ondes égales entre deux rives verdoyantes, donne encore l'image de la vie sereine qui s'écoule dans ces lieux.

La prospérité y éclate partout. Songez qu'il n'y a pas un pauvre et qu'on ne donne qu'au chemineau qui passe... Ah ! le chemineau ! comme je comprends la passion vagabonde qui le mène, de campagne en campagne, aux décors divers et toujours si beaux. Comme il devient facile de contracter le goût de la flâne dans cette atmosphère heureuse, au milieu de la splendeur d'une nature abondante et généreuse, qui, durant la belle saison au moins, prodigue gratuitement ses fruits pour nourriture, et, pour repos, l'ombre de ses grands arbres.

J'ai toujours gardé fidèle et reconnaissante souvenance du premier roman que j'ai lu. C'était l'honnête histoire d'un passeur et d'un bac, lesquels, l'un poussant l'autre, avaient accompli des prodiges de dévouement et de vertu. Aussi bien, ils en recevaient, à la fin du volume, la récompense, bien méritée. Le passeur

avait du maire une médaille quelconque, puis épousait la plus belle comme la plus modeste fille du pays ; et le bac, retapé à neuf, ne se promenait plus qu'orné de banderolles multicolores. Si le roman ne semble pas très palpitant, c'est qu'il n'est pas lu par des yeux de huit ans, mais j'ai conservé inaltérable mon désir de passer en bac une rivière quelconque, fut-ce même le Styx.

Eh ! bien, mon souhait s'est réalisé, j'avouerai même que ce passage fréquent en bac de la rivière Yamaska n'a pas peu contribué à la poétiser dans mon esprit.

Pierre, le passeur, n'a pourtant rien de commun avec un héros de roman, mais il a son cachet d'originalité, ce qui, après tout, vaut peut-être mieux. Pierre, donc, est un robuste et grand gaillard, très peu soigneux de sa toilette, et, qui a, pour principe, de ne pas parler ou de ne pas répondre aux gens dont la mine ne lui revient pas. Songez donc qu'un « monsieur prêtre » lui aurait demandé, un jour, une information et qu'il n'obtint pas un mot ! Le fait était inouï au village.

Mon hôtesse, qui craignait une de ses impertinences ordinaires, m'avait nerveusement dit, tout bas, en entrant dans le bac :

—Je vous en prie, ne parlez pas à Pierre.

Naturellement, j'en mourais d'envie. Pour ne pas m'exposer cependant à un affront direct, je risquai une phrase qui ne s'adressait à personne en particulier, et, qui, à la rigueur, pouvait rester sans réponse.

—Ça doit être un rude métier tout de même que celui de passeur, fis-je, en reluquant, sans en avoir l'air, l'effet de ma sympathie sur le visage de Pierre. Un ride s'effaça à la commissure des lèvres, et, son œil se tourna vers moi, subitement adouci.

—Ah ! pour sûr, grogna-t-il.

Ah ! le triomphe sans mélange d'un pareil moment !

Eh, mon Dieu, voilà mon bonheur qui s'achève, il faut regagner la ville grondeuse et le travail tyrannique. J'irai auparavant au cimetière où les trépassés dorment leur ultime sommeil autour de la vieille église, sous les rayons de la lampe du sanctuaire, veillant et priant pour eux. A

travers l'herbe, croissant haut et dru, l'on me dirigea au stèle funéraire sous lequel repose une petite morte chérie dont les talents littéraires et le vibrant patriotisme promettaient tant d'œuvres à son pays. Hélas ! combien s'en sont allées ainsi, au matin,—fleurs trop frêles — dans le vent rude !

Encore quelques promenades sur les routes solitaires, quelques haltes sous les ormes gracieux, puis, une station au vieux Calvaire, sur le bois duquel la tradition veut que l'on pique une épingle pour chaque grâce que l'on demande ..

Une épingle, deux épingles... et qui sait à quel nombre nous nous arrêterions, si nous n'en manquions pas, tout à coup — seulement, avons-nous bien la foi qui exauce ?

Et je pars, l'âme apaisée, retrempe... reconnaissante aussi à la tournelle hospitalière où lui ont été prodigués tant de soins bienveillants et délicats.

J'ai toute ma vie pour m'en ressouvenir.

FRANÇOISE.

La chanson des nouveaux époux

POSOLIPPO

DU ciel enflammé par le soleil couchant, il pleut des rayons qui rougissent la surface paisible de la mer.

Les nouveaux époux sont étendus à l'arrière d'une barque à six rameurs. Ils glissent, rapides, fendant les flots de pourpre.

—La mer trop ardente m'aveugle, dit-elle : plus je suis sombre, plus ce qui m'entoure s'illumine ; retournons dans le Nord où le ciel est triste. Je m'accuse de la maladie de mon frère. Il me semble que si je revenais auprès de lui je le guérirais. Vous n'auriez pas dû m'en séparer, ami, c'est de l'égoïsme. Vous ne croyez pas à la communauté d'impression des jeunes. Cependant, mon frère souffre loin de moi. Notre mère doit être malheureuse. Partons ce soir.

—Vous exagérez vos propres craintes, ma bien-aimée. Votre mère n'est pas inquiète, et vous préoccupez sa tendresse autant que votre frère. Elle sait combien le voyage vous a fatiguée.